

histoire contemporaine



Le couronnement de la reine Elizabeth II, le 2 juin 1953, à l'abbaye de Westminster. © EPA.

a fait le bon choix. Et puis, elle est tout simplement amoureuse du premier homme de sa vie. Le couple s'installe à Clarence House, face au palais St James. De ce mariage d'amour apportant bonheur et équilibre nécessaires à l'exécution des tâches de souveraine, naîtront quatre enfants : Charles (1948), Anne (1950), Andrew (1960) et Edward (1964). Ils donneront à Elizabeth et Philip huit petits-enfants et autant d'arrière-petits-enfants.

Philip poursuit sa carrière de marin à Malte, où la princesse le rejoint. C'est sans doute la période la plus heureuse de sa vie, durant laquelle la future Reine joue à la simple femme d'officier. Elle évoquera plus tard avec émotion à une amie ses moments de bonheur passés dans l'île en compagnie des autres épouses, en particulier sa première visite chez la coiffeuse.

Le 6 février 1952, le couple loge à Treetops, l'auberge construite dans les branches d'un figuier à l'ombre du mont Kenya. Prévenu par son écuyer, Philip apprend la nouvelle de la mort prématurée du roi George VI à son épouse, qui est désormais Reine.

Toujours réservée, souvent distante

Les premières années du règne sont difficiles pour la jeune souveraine, pas du tout préparée à la tâche. Mais aucun doute, pour tenir la fonction, elle possède un trait de caractère indispensable, que les uns appellent détermination, les autres qualifient d'autorité.

Cédant aux pressions de son mari, Eli-

zabeth II accepte progressivement de donner une image moins solennelle de la monarchie. Le fameux reportage de la BBC de Richard Cawston, *Royal Family*, diffusé en 1969, montrant la Reine et sa famille en train de faire cuire des saucisses lors d'un barbecue en Ecosse, marque la première vraie opération de transparence des Windsors.

En 1981, la cheffe de l'Etat donne son aval tout naturellement à l'union entre son fils aîné et héritier au trône, le prince Charles et de Lady Diana Spencer. La nouvelle venue apporte à la monarchie britannique le glamour qui lui manque. Mais quand les scandales entourant le couple princier menacent de déstabiliser la dynastie, la reine s'oppose vivement à son ex-bru qu'elle tient en grande partie responsable de son *annus horribilis* de 1992, marquée notamment par l'incendie du château de Windsor.

Destinée dès son très jeune âge à monter sur le trône, Elisabeth est toujours réservée, souvent distante. En septembre 1997, à la mort de Diana, elle est incapable de manifester la moindre émotion alors que le pays est en pleurs. Il faut attendre le désarmement, en décembre 1997, du yacht Britannia pour la voir verser quelques larmes en public.

La Reine a toujours scrupuleusement veillé à ne pas s'ingérer dans les affaires du gouvernement en faisant connaître sa position. Pas question pour la souveraine de mélanger ses convictions personnelles avec les devoirs de sa charge. La tonalité de son message de Noël, le seul discours qu'elle rédige sans contre-seing ministériel, est toujours consen-

suelle.

Des témoignages de dignitaires, britanniques et étrangers, se dessine le profil d'une cheffe d'Etat peu intéressée par les joutes parlementaires de Westminster. Elizabeth II est partisane d'une droite modérée. Son antipathie pour l'autoritaire Margaret Thatcher, les rumeurs faisant état de ses inquiétudes devant la dégradation du tissu social sous les Tories, entre 1979 et 1997, et les risques d'éclatement du Commonwealth provoqués par le problème des sanctions contre l'Afrique du sud de l'apartheid, indiquent une sensibilité centriste.

D'où sa bonne entente avec ses Premiers ministres conservateurs de la vieille école, en particulier son mentor, Winston Churchill, le grand-bourgeois Harold MacMillan ou l'aristocrate lord Home. Ses relations avec les chefs de gouvernement de droite issus de milieux populaires, comme Heath, Thatcher ou Major, ont été plus difficiles dans la mesure où leur activisme, que ce soit en matière de privatisations ou sur l'Europe, a mis à mal l'unité du pays. Comme il n'y a pas plus monarchiste qu'un dirigeant travailliste, ses rapports avec Harold Wilson et James Callaghan sont marqués d'une grande cordialité.

Maîtrise du français

En revanche, elle a peu apprécié Tony Blair jugé perfide, Gordon Brown, étrange, et David Cameron, trop bavard, qui a eu l'outrecuidance de révéler le « soulagement » de la reine après la victoire du « non » à l'indépendance écos-

saie, en septembre 2014, au mépris de sa neutralité politique.

Outre de s'être tenue au-dessus de la mêlée partisane, sa deuxième réussite a été de fédérer les divers peuples du royaume. La cheffe de l'Etat a su rester garante de l'unité de la nation face à la multiplication des forces centrifuges aux marches du royaume, en Ecosse, au pays de Galles et en Irlande du Nord.

Troisièmement, cette Européenne convaincue a soutenu l'adhésion de son pays à la Communauté économique européenne en 1973. Officiellement, Elizabeth II ne s'est jamais départie de sa stricte neutralité lors du référendum de 2016 sur le Brexit. Elle n'a jamais fait la moindre confiance sur la question du maintien ou du départ de l'Union européenne qui a divisé son peuple en deux camps irréconciliables.

Parlant un français impeccable, Elizabeth II a été proche de tous les présidents de la V^e République en France. Une aristocrate française d'origine belge, Marie-Antoinette de Bellaigue, qui lui a enseigné la langue de Voltaire entre 1941 et 1948, est responsable de ce tropisme francophone. Née à Nivelles, son père est un grand industriel, sa mère est originaire d'une vieille lignée noble belge, les du Roy de Blicy. Elle passe sa jeunesse entre Uccle et le château familial de Walzin, niché dans la province de Namur. La reine a gardé une grande affection pour sa préceptrice, qu'elle verra fréquemment jusqu'à sa mort, le 28 juillet 1996, à l'âge de 92 ans.

L'Europe et les Etats-Unis

Paradoxalement, malgré les liens familiaux, elle n'a jamais aimé l'Allemagne, dont elle ne parle pas la langue. Beaucoup ont vu dans cette attitude l'effet de la guerre et de l'influence de sa mère, foncièrement anti-allemande. De surcroît, elle doit faire oublier que trois des cousines de son mari Philip ont épousé des nazis.

Avec les souverains belges, c'est d'estime qu'il faut parler plutôt que de relations suivies. Certes, Léopold I^{er} était l'oncle de la reine Victoria. Elizabeth II est proche du roi Baudouin, dont elle apprécie la rectitude morale. En tant que prince héritier, il a assisté à son mariage en 1947, « le célibataire le plus recherché était d'une timidité malade, ne parlant à personne et refusant de danser lors de la surbom », se souvient l'une des demoiselles d'honneur, Lady Glenconner.

Elizabeth II a pardonné le refus du jeune roi des Belges d'assister aux funérailles de George VI, en 1952, en raison des attaques venues de Londres lors de la « question royale » créée par le retour de Léopold III. Exceptionnellement, la reine, qui ne se déplace jamais aux funérailles à l'étranger, est présente à la messe funèbre, 7 août 1993, en la cathédrale Saint-Michel-et-Gudule pour Baudouin I^{er}.

A ses yeux, les monarchies du continent européen se ressemblent toutes. Elles ont été dévotées par leur absence de faste. Elizabeth II n'est du genre à faire ses courses à bicyclette. D'ailleurs, peu de sujets souhaitent une telle popularisation d'une institution de nature à traverser les siècles, donc immuable.

Mais dans son esprit, l'ancrage européen ne doit pas faire oublier la « relation spéciale » entre le Royaume-Uni et les Etats-Unis. Atlantiste, la Reine a connu douze présidents américains. Elle a toujours défendu le Commonwealth dont elle est le chef et qui permet à son pays, selon la formule officielle, « de boxer au-dessus de la catégorie pugilistique de poids moyen ».

Un fin de règne pas de tout repos

A la fin de sa vie, elle estime que l'avenir de la monarchie passe par une série de réformes institutionnelles destinées à préparer la succession.

En 2011, le trône d'Angleterre est désormais accessible aux filles aînées. Certes, la réforme n'a pas grande urgence : les deux héritiers à venir, Charles puis William, sont en même temps des mâles et les aînés de leur fratrie. Mais cette révision permettrait de donner rapidement de la royauté une image plus conforme à la société britannique

contemporaine.

Deux ans plus tard, la Liste civile payée par le contribuable est remplacée par le versement d'une partie des bénéfices du Crown Estate, l'organisation de gestion immobilière étroitement liée à la monarchie. Surtout, sous sa houlette, la famille royale est recentrée sur son noyau dur : le prince Charles, qui supplée sa mère en assurant de facto la régence du royaume, son épouse Camilla, William, Kate et leur fils George.

Certains, à gauche, ont critiqué le coût de la monarchie, mettant en cause ses châteaux, écuries ou sa fortune personnelle substantielle et secrète. Sa personnalité passéiste vénérant les usages établis et se méfiant du changement a été contestée dans les milieux républicains, très minoritaires. Gouvernante suprême de l'Eglise d'Angleterre, la reine a refusé la séparation entre l'Etat et l'anglicanisme.

Seul point noir d'un règne étincelant, la souveraine, qui se veut pourtant le ciment qui soude la société britannique, n'a jamais pris la peine de dénoncer le racisme, la xénophobie et la discrimination, par exemple dans ses discours de Noël, très écoutés, décortiqués, analysés. Elizabeth II a vécu un paradoxe : favorable idéologiquement à la décolonisation, elle reste cependant marquée, comme toute sa génération, par le souvenir de l'empire dans lequel elle a grandi. La souveraine a accepté la société multiculturelle britannique mais sans la comprendre. C'est pourquoi son règne reste associé au vieil ordre impérial blanc, protestant, aristocratique.

Bien qu'attendu, le décès, le 9 avril 2021, du prince Philip à l'âge de 99 ans, a été un coup dur pour la souveraine. Après 73 ans de mariage, Elizabeth II a perdu son « roc », selon sa propre expression. Lors des funérailles du duc d'Edimbourg, le 17 avril, la cheffe de l'Etat est apparue très frêle derrière le masque, écrasée de chagrin, assise seule lors du service religieux à la chapelle Saint-Georges. Mais après une courte période de deuil de quinze jours, elle s'est remise à la tâche comme si de rien n'était.

La reine a fait sien le code de conduite de la haute société anglaise, le *Stiff upper lip*, littéralement « la lèvre impassible », synonyme de sang-froid, de calme et de confiance en soi face à l'adversité. Elle a gardé un agenda officiel chargé et multiplié les engagements. Elle a préparé activement la célébration de son jubilé de platine marquant les 70 années de son règne en juin 2022, record absolu de longévité de l'histoire d'Angleterre.

Des problèmes familiaux

Parallèlement, Elizabeth II a été confrontée à une série de problèmes familiaux qui ont pesé sur la fin de son règne. La brouille entre ses deux petits-fils, William et Harry, la fracassante mise en retrait de la monarchie du duc et de la duchesse du Sussex, partis en Californie, et les accusations d'agression sexuelles contre son fils cadet Andrew, empêtré dans le scandale du pédophile Jeffrey Epstein, ont ébranlé la cheftaine du clan Windsor. Autre problème, son successeur présumé, le prince Charles, est moins populaire que la souveraine ou que son petit-fils William, en raison de scandales financiers à répétition frappant ses associations caritatives et le souvenir de sa conduite dans la saga Diana.

Reste qu'après l'alerte de santé du 21 octobre 2021, le public a commencé à imaginer l'inimaginable : un monde sans Elizabeth II. Or, 85 % des sujets britanniques (les moins de 70 ans) n'ont connu qu'elle sur le trône. Au cours des dernières années de sa vie, la monarchie est restée à leurs yeux un point fixe au sein d'une société plongée dans la tourmente du Brexit, du covid et des difficultés économiques.

Par sa dignité tranquille, son dévouement total à sa fonction et l'intelligence de son rôle, cette petite femme, aristocrate de naissance mais petite-bourgeoise par ses goûts, a réussi, en 70 années de règne, à ancrer plus solidement que jamais l'une des institutions les plus anachroniques au monde : la monarchie britannique.